

La beauté (extraits)

Stefan Psenak

Volume 37, Number 1, 2001

La construction de l'éternité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008845ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008845ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Psenak, S. (2001). La beauté (extraits). *Études françaises*, 37(1), 93–95.
<https://doi.org/10.7202/008845ar>

La beauté

(extraits)

STEFAN PSENAK

I

On ne s'en sort pas. Toujours cette figure de l'ange, qui plane, là, entre la beauté et le doute.

Je me souviens de l'ange flamboyant d'Hermé, plongeant dans l'eau bleue du monde comme si ce fut dans l'eau de Duras qui séparait Sadec de ce qu'il y avait ailleurs, de l'autre côté, sur l'autre rive, où cette autre femme dont la fée à peine semée avait fait place aux anges en transit. Et puis je comprends qu'il n'existe, au fond, d'autre quête que celle de la beauté qui se dit, qui se peint, et qui se voit, quand l'occasion s'y prête.

Je pense tout à coup à elle, rencontrée par hasard alors qu'elle allait pour manger se dépouiller de ses livres. Appuyée à la fausse colonne, avec sa bouche à faire mourir et ses yeux tristes tout autant, elle me regardait comme quelqu'un qu'on rencontre au hasard. Elle était là devant moi, celle qui jurait avoir déjà juré qu'elle ne vendrait jamais ses livres...

Je les ai achetés pour partager un peu de cette passion qui donne faim et qui dévore tout à la fois. Il n'y avait qu'elle et moi et le monde qui continuait malgré tout de tourner, triste comme les yeux d'une femme qui a faim.

Je me suis dit que je n'y pouvais pas grand-chose, que je ne savais au fond si je rattrapais le temps perdu ou si je devançais celui qu'un jour je n'aurais plus.

Puis j'ai imaginé ces mots qui, mis bout à bout, pouvaient ressembler à une histoire qui ne ressemble à rien, tirée d'on ne sait où et qui n'existe pas dans la *vraie* vie. Une véritable histoire d'amour, en somme.

II

Elle quitte ses vêtements avec le même détachement que les hommes qu'elle n'a pas aimés. Sous le néon blafard, sa peau se dévoile comme un parchemin de promesses non tenues. Étendu sur le lit, il pense à autre chose. À ce qui l'appelle ailleurs et le retient ici tout à la fois. Mais le remords ne dure pas. La grâce commande l'égarement, croit-il. Et le postulat de la beauté, dans son essence, est posé là, devant ses yeux. L'infranchissable distance de l'intimité tient tout à coup lieu de paravent.

Rien n'a vraiment eu lieu. Il ne leur reste déjà plus de cet épisode qu'un vague souvenir, tellement loin du frisson originel. Une chambre en friche, un peu d'eau portée au visage et le bruit d'une clé dans la serrure d'une porte qu'on referme derrière soi. Des pas dans un couloir étroit, une main moite sur la rampe de bois et puis, enfin, l'éclat du jour. Rien de bien précis, en vérité. Que des représentations du vide, ni plus ni moins.

Il boit du vin. Celui de tous les jours. Un vieux disque tourne. Il aime le grésillement du vinyle et la compagnie de Chet Baker. La simple évocation de *Milestones* suffit à le transporter hors de l'instant. Sur la table, deux ou trois livres abandonnés en cours de lecture. À ses pieds, le chat gît, fauché par l'âge. Il a enfin compris que chaque vie finit par s'échapper et qu'il n'y a au fond sans doute rien à saisir. Il se lève, écarte le store, regarde au loin, et se demande, comme si le sort du monde dépendait de sa réponse : « Est-il possible de ne penser à rien ? »

Elle l'attend. Il est en retard, mais elle sait qu'il viendra. Elle fume une cigarette pour camoufler l'angoisse et le goût du mauvais café. À la table voisine, un couple rit aux éclats en se prenant les mains. Ses yeux se rabattent tout à coup sur les siennes. Elle les tourne et les retourne. S'attarde aux ongles rongés. À leur froideur, aussi. Elle imagine ce qu'aurait été sa vie ailleurs, sans lui et tous les autres. Sans cette attente, surtout. Elle sourit. On fuit toujours vers soi, vers cette petite chose en soi, se dit-elle. L'espoir, peut-être. Ou la fatalité du réconfort.

Elle pense qu'il n'y a que la vie avant et la vie après. Qu'il n'y a rien au centre et qu'en définitive le temps présent n'existe pas. Un homme s'active en elle. Elle est silencieuse comme si ce qui se passait ne la concernait pas. Elle en arrive à se détacher complètement de son corps

et à faire reposer son âme sur des assises qui n'ont rien de sexuel. C'est ainsi qu'elle tient le coup, d'un homme à l'autre. Et entre chacun, la vie reprend le dessus.

« La beauté n'a pas de sexe. C'est pour cela que je ne couche pas avec », dit-elle. Il lui dit qu'elle pourrait être écrivaine. Que ce qu'elle vient de dire, des poètes s'ouvriraient les veines pour l'écrire. Elle ne le croit pas. Elle ne peut concevoir qu'on accorde autant de valeur aux mots. Il la trouve belle. Et il pense qu'il n'aurait aucun remords à coucher avec la beauté.

Et puis apparaît quelque chose qui ressemble à l'éternité. Une épaule dénudée comme la dernière image qu'on voudrait emporter avec soi. Ou mieux, l'odeur d'une femme qui hante la chambre du petit hôtel où l'on va, quand la perspective d'avoir pour seule compagnie le cadavre d'un chat ne nous charme guère. Des ressacs du quotidien comme autant de bombes de silence et de vacuité. Un travail d'orfèvre pour aboutir à une définition du monde par l'inaction. Campés dans nos libertés, nous savons très bien que désormais le point de rencontre n'existe plus.

III

Toujours cette figure de l'ange, maculée comme la neige après la mort de la bête. Le sang qui au début coule à flots ne s'égoutte plus que parcimonieusement de la plaie qui déjà s'assèche.

Je repense à l'ange rouge d'Hermé qui s'apprête à plonger dans les flots bleus. Et puis je me dis, moi qui ne connais rien au mélange des couleurs, que cela ne pourrait faire autre chose qu'un sacré beau mélange. Un mélange sacré, même.

Toute cette beauté qu'on traque comme une bête et qu'on finit par abattre.